

Literary Page : la litterature contemporaine de la suisse francais et de la suisse italienne

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **The Swiss observer : the journal of the Federation of Swiss Societies in the UK**

Band (Jahr): - **(1923)**

Heft 128

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LITERARY PAGE

Edited by Dr. PAUL LANG.

All letters containing criticisms, suggestions, questions, etc., with regard to this page should be addressed to the "Literary Editor."

LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE DE LA SUISSE FRANÇAISE ET DE LA SUISSE ITALIENNE.

(Conférence donnée au Groupe de Londres de la Nouvelle Société Helvétique par le Dr. PAUL LANG, le 28 septembre 1923.)

Mesdames et Messieurs,

Ce n'est qu'avec un embarras vif et angoissant à la fois que je me présente aujourd'hui devant vous. Bien que je me rappelle d'avoir griffonné en son temps sur une carte postale la phrase emphatique "Bâlois de naissance, mais Welche de cœur" — il y a de ça douze ans, j'étais alors en pension à Neuchâtel et le lieu de cette déclaration fut St. Blaise — je ne sais si ce sentiment que je ressens encore très vivement à l'occasion — et mon séjour à Londres m'en a procuré plus d'une — m'autorise à vous donner aujourd'hui une conférence sur vos écrivains à vous.

Si je le fais néanmoins c'est que je suis rassuré à la pensée d'avoir déjà une fois commis le crime — à l'Université Collège! — et vous savez tous que la répétition d'un crime est infiniment plus facile que le méfait original. Et puis, une seconde réflexion vient appuyer et en quelque sorte justifier ma tentative: c'est que la Littérature Romande — nettement divisée en une littérature genevoise, vaudoise ou — le mot même vous fait un peu sourire — neuchâteloise — comme elle l'est aujourd'hui encore — offre à un confédéré qui fut éduqué au delà de la Sarine un tableau si non plus chaud au moins plus objectif qu'à un Romand, qui sera nécessairement enclin à exagérer un peu l'excellence de la littérature de son canton à lui au dépens de celles des cantons voisins. C'est cette seconde considération surtout que j'aime à regarder comme une sorte de cuirasse maintenant que je suis descendu dans l'arène romande. Elle m'aidera à braver vos yeux et — le cas échéant — vos langues, toujours prêtes, je le sais, à énoncer quiconque abusera de vos institutions ou de vos traditions tant chéries et dont vous avez juste raison d'être fiers.

La littérature Suisse-française ou Romande est caractérisée, si on la contemple dans son ensemble, par un régionalisme plus grand encore qu'il ne se manifeste dans la littérature sœur de la Suisse allemande. Encore paraît-il à peine possible d'appeler "une Littérature" les productions des imprimeries du canton de Fribourg, du Valais et du Jura Bernois. On n'ose vraiment prêter ce terme qu'à Genève, Vaud et Neuchâtel. Mais tout maigre que la production agrégée de ces trois régions avec un ensemble de 600,000 habitants soit, elle n'est pas insignifiante comparée à ce que d'autres régions de la même densité ont produit. Qui ne connaît pas ce fameux aveu d'un critique Parisien qui dit que la Suisse romande est, avec l'Isle de France et la Normandie, la province la plus fertile de toutes les régions françaises en matière littéraire? Qu'elle n'ait pas donné au monde dans le 19ième siècle un auteur de la taille de Rousseau, de Keller, de Meyer ou Spitteler, cela ne veut pas dire qu'elle ne puisse jamais le faire! Au contraire! Sa littérature actuelle est pleine de promesses. Un canton, le canton le plus nettement catholique de la Suisse qui fut si longtemps muet, a donné enfin naissance à un grand poète qui est en même temps un type représentatif du génie de son canton et un patriote suisse de mérite.

Aujourd'hui encore la vie littéraire se manifeste pourtant dans chacun des trois principaux cantons romands en général indépendamment de ce qui se passe dans le canton voisin. Pour cette raison nous nous occuperons à tour de rôle des poètes Vaudois, Genevois et Neuchâtelais que nous étudions comme personnalités artistiques tout en tenant compte des influences spéciales qu'ils subissent de leurs milieux respectifs. L'absence d'une capitale intellectuelle qui aurait été centralisante et nivelante, mais aussi très critique et très fouettante a certainement parfois favorisé le développement d'un régionalisme outré. La Suisse allemande où Zurich a joué ce rôle, si non toujours, au moins de temps en temps, a été plus privilégiée à cet égard.

Il faut des circonstances propices pour qu'une tradition littéraire se crée. Sans une presse jouissant d'une certaine estime, sans une société digne de ce nom, les chances pour qu'une vie littéraire se développe, sont minimes. Il faut une université, ou au moins une académie. Des bibliothèques ne devront pas faire défaut non plus. Toutes ces conditions n'étant données dans la Suisse Française du siècle passé qu'à un degré assez modeste, la fleuraison d'une littérature nationale fut nécessairement beaucoup retardée. Il y a maintenant des universités dans tous les chef-lieux des principaux cantons romands, mais aujourd'hui encore il n'y a nulle part ce qu'on pourrait appeler une société vivement préoccupée d'intérêts littéraires, il n'y a très certainement pas une, avide d'encourager de toutes les manières sa littérature cantonale. A Lausanne les idées et idéals de ce qu'on y appelle la "bonne" société sont profondément inspirés d'un protestantisme prononcé qui, ensemble avec la toute

puissante industrie des pensionnats pour jeunes filles pour lesquels la bienséance est le seul mot d'ordre, a suffi à étouffer le développement d'une littérature mâle et véridique. De l'autre côté les paysans et les petits bourgeois du canton ont toujours été trop noyés dans leurs préjugés locaux pour seulement tolérer une expression purement littéraire. A Neuchâtel le bon sens qui y règne en roi, le grand amour de la pensée juridique et une tendance très marquée vers les choses pratiques ne furent en rien plus favorables aux lettres que le calvinisme austère de Genève et la rigidité si connue de ses citoyens. Fribourg enfin, la cité du catholicisme le plus pur, ne s'est pas montrée plus favorable au développement des lettres. Sa discipline religieuse, certes, n'était pas propice à l'expression de sentiments originaux et violents. La même observation peut se faire sur le Valais et le Jura Bernois, pays catholiques tous les deux. Curieux qu'il puisse paraître, le fait est incontestable que nul canton catholique de la Suisse n'a produit un auteur de grand mérite dans le courant des deux derniers siècles. Ce n'est que tout récemment que Federer, un modeste talent, a fait parler de lui. Autrefois prêtre catholique, il a renoncé à la soutane pour se vouer à la littérature. Du changement que les toutes dernières années ont effectué à Fribourg aussi, nous allons parler tout à l'heure.

Ces observations nous aident cependant à comprendre pourquoi il est si difficile de parler d'une tradition littéraire dans le sens réel du mot. Les poètes locaux des différents cantons se connaissent à peine personnellement. En général leurs livres ne se lisaient pas au delà des frontières cantonales. Est-ce donc étonnant qu'on n'écrit que peu? La situation était infiniment meilleure en Suisse allemande dont les romanciers étaient toujours accueillis avec sympathie en Allemagne. Paris n'aurait pas ses bras aux romanciers welches avec la même bienveillance. Il était bien difficile pour un écrivain du bord du Léman de gagner la faveur de la presse métropolitaine s'il ne s'exilait pas complètement à Paris, abandonnant sa nationalité de Suisse. Victor Cherbuliez, Edouard Rod et d'autres allaient y vivre et de nos jours Louis Dumur l'a fait. Même s'ils ne renonçaient pas à leur patrie helvétique, comme le fit Cherbuliez, ces écrivains perdaient à la longue naturellement le contact avec les traditions romandes, ce qui amena leurs compatriotes dans plus d'un cas à ne plus vouloir les reconnaître comme de véritables Welches. Ceux qui restaient à la maison, d'autre part, ne trouvaient — c'était la règle — pas d'éditeur à moins qu'ils ne fussent préparés à couvrir de leur propre poche le coût de l'impression. C'est la règle encore maintenant comme nous l'avons apprise une protestation récente de la Société des Ecrivains. On comprend alors, n'est-ce pas? que — les conditions étant telles — la profession d'écrivain comme profession qui nourrit son homme, n'existait pour ainsi dire pas dans la Suisse française.

La récolte du siècle passé sera donc modeste en Genève, toujours plus éprise des sciences et de la politique que de littérature pure, ou dans la Vaud, canton foncièrement agricole et peuplé d'une nation volontiers contemplative, ou en Neuchâtel, où vous allez pour apprendre la grammaire, l'orthographe ou le commerce. Passons-la maintenant vite en revue pour examiner ensuite plus en détail le présent et l'avenir.

Appartenant encore au 18ième siècle, mentionnons à Genève d'abord J. J. Rousseau qui dut s'exiler en France où il devint une force européenne. La tradition locale fut plus fidèlement exprimée par l'humoriste Toeffler, un pédagogue qui sut associer d'une façon très heureuse le sérieux au charme. Nous avons ensuite Victor Cherbuliez, novelliste renommé qui émigra à Paris et s'y fit Français et H. F. Amiel qui fut professeur à l'université et dont vous connaissez le "Journal Intime," publié après sa mort seulement. Amiel est l'exemple le plus frappant de l'influence néfaste qu'une atmosphère d'étouffant calvinisme peut avoir sur certains tempéraments. Pour d'autres tempéraments il peut avoir été bienfaisant, cela va sans dire. Nommons, enfin, Marc Monnier, poète, novelliste, historien, traducteur et critique d'art et de littérature. En 1900 deux écrivains éminents vivaient à Genève: l'un était Philippe Monnier, le fils de Marc Monnier, un auteur inégalement versé dans l'histoire et la littérature italiennes, mais tout aussi épris de sa cité natale sur laquelle il publia ses "Causeries genevoises" et son "Livre de Blaise," incomparables tous les deux. L'autre était Gaspard Valée, essayiste très fin, et auteur d'un livre qui fit sensation: son "J. J. Rousseau, citoyen genevois," est le livre qui réclama pour sa cité natale Rousseau que les Français avaient par trop accaparé. Valette démontra surtout que les idées directrices de Rousseau plongeaient leurs profondes racines dans ses impressions de jeunesse.

Tous ces écrivains que nous venons de mentionner étaient, plus ou moins évidemment, inspirés par la tradition spirituelle de Genève, sa société officielle et son université. Il y avait de tout temps cependant de cercles frondeurs, aussi de cercles nettement anti-ou au moins a-calvinistes. Un de ces groupements était la joyeuse société "Le Caveau" qui brillait du temps de la Restauration. Les poètes Petit Senn et Jules Cougnard se rattachent avec leur art à ce cercle-ci. Plus tard nous pourrions nommer les poètes Louis Duchosal et Edouard

Tavan. Tous les deux considéraient les auteurs du "Parnasse" comme leurs maîtres. Vous comprenez donc qu'ils se montraient très préoccupé de questions de technique et qu'ils apportaient plus d'attention à la forme qu'on ne l'avait fait jusqu'à alors à Genève. Duchosal mourut dans un âge tendre, mais Tavan vit jusqu'à la Grande Guerre, poète vétéran, respecté et admiré.

Si nous jettons un coup d'oeil tout aussi sommaire sur le Canton de Vaud, nous y trouvons même moins dont il sera loisible de faire grand cas. Dans le 19ième siècle proprement dit quatre noms sont à relever: Vinet, Secrétan, Rambert, Juste Olivier. Le premier était professeur de théologie et un érudit dans la littérature française, le second était philosophe. Son livre "La philosophie de la Liberté" est la seule grande contribution que la Suisse entière ait faite au 19ième siècle à la philosophie systématique. Eugène Rambert, le troisième, était professeur de littérature française à Lausanne et à Zurich. Vous le connaissez mieux probablement pour ses nombreuses pages descriptives sur la vie alpine, ses quelques nouvelles alpêtres et certaines de ses poésies. Juste Olivier, enfin, un universitaire lui aussi, débuta comme poète, profondément touché par la beauté pittoresque de son pays. Plus tard il se fit historien. Il aimait son canton de Vaud comme peu l'ont fait. Aussi lui a-t-il dédié un livre unique. Aucun autre canton ne possède un monument d'une telle envergure et vibrant d'un bout à l'autre d'un patriotisme si pur et ardent comme le fait son "Canton de Vaud."

Deux poètes, Monneron et Durand, qui auraient pu adoucir — eussent-ils vécu plus longtemps — ce tableau de la tradition littéraire vaudoise dans son ensemble quelque peu aride et sentant plutôt le savoir que l'art, moururent avant d'avoir atteint leur vingtième année. Ainsi leur vie ne laissa pas de trace. Un seul auteur, — mais aussi n'appartient-il plus entièrement au 19ième siècle — acquit une sorte de gloire, modeste qu'elle le fut sous l'angle européen. Edouard Rod qui mourut en 1910, passa une bonne part de sa vie à Paris, mais sans jamais pouvoir se désuisser. Ses romans pessimistes, parmi lesquels nous mentionnerons "Course à la Mort," "Les Roches Blanches," "Le Silence" et "L'Ombre s'étend sur la Montagne" le caractérisent comme un protestant analysant, qui voit bien le mal mais qui l'affronte ouvertement et courageusement. Les personnages de ses livres sont placés tantôt dans des milieux suisses, tantôt dans des milieux français. Sa manière d'écrire, sobre et réaliste mais fine et pénétrante, sut tirer les plus heureuses inspirations des deux milieux.

De ce que je ai dit tout à l'heure vous comprendrez combien profonde était l'influence de l'Académie — plus tard Université — de Lausanne sur les commencements de la littérature vaudoise. Les grands hommes de ce canton étaient en première ligne des critiques et des savants qui s'intéressaient plutôt à l'histoire littéraire, la religion, la philosophie et l'histoire nationale qu'à la poésie pure et à l'art. C'est pourquoi leurs poésies même ont presque toujours une tendance didactique.

Il y avait cependant, à côté de ces illustres et érudites personnes, quelques poètes populaires dont l'inspiration était vigoureuse souvent, mais dont les aspirations ne dépassaient pas un rayon local par trop vite atteint. Urbain Olivier et Alfred Cérésolle seront à nommer ici. Résumé, nous dirons donc que les écrivains vaudois du 19ième siècle furent trop souvent la proie ou bien de la Seylla populaire, exprimée dans la formule d'Olivier "vivons de notre vie" ce qui limitait leurs productions à des sujets du terroir ou bien de la Charybde d'un académisme froid et parfois pédant. Dans le premier cas le résultat fut négligence de la forme, pauvreté du style, dans le deuxième l'étincelle de la poésie fut étouffée par la raison ou la science. Rambert cherchait à résoudre le problème comment acquérir une conception plus haute et plus générale tout en exprimant l'amour du sol natal. Il croyait trouver une solution en cultivant dans ses oeuvres un patriotisme suisse tout court. C'est pourquoi il s'attachait tant aux Alpes, héritage commun de tous les Suisses et symbole de leur soif de la liberté. Il devint ainsi un vivant trait d'union entre la Suisse Romande et la Suisse Allemande. Mais sa poésie ne s'en porta pas mieux. Edouard Rod est la seule exception à ce conflit fatal. Or, il n'appartient déjà plus entièrement au siècle passé; au demeurant il ne passait qu'une partie de sa vie au canton de Vaud.

Si nous considérons finalement la tradition de Neuchâtel, nous n'y pourrions même citer aucun nom de premier ordre. Le peintre Bachein jouit d'une certaine renommée pour son livre "Jean-Louis" où règne une observation perspicace. Ses défauts de forme et de style sont toutefois assez considérables. Philippe Godt, qui commença à publier des vers en 1873, a patienté en orme à notre temps. Il ne mourut que l'année passée. Sa prédilection était le 18ième siècle. Il étudiait beaucoup l'histoire, surtout l'histoire neuchâtoise, et rimait en poète bourgeois le délice d'une situation réglée et assurée. Mais il avait au moins une qualité remarquable: il écrivait un français impeccable, moulé sur le modèle des auteurs classiques.

(A suivre.)